



Bronco Billy

de Clint Eastwood

Fiche technique

USA - 1980 - 1h45 -
Couleur

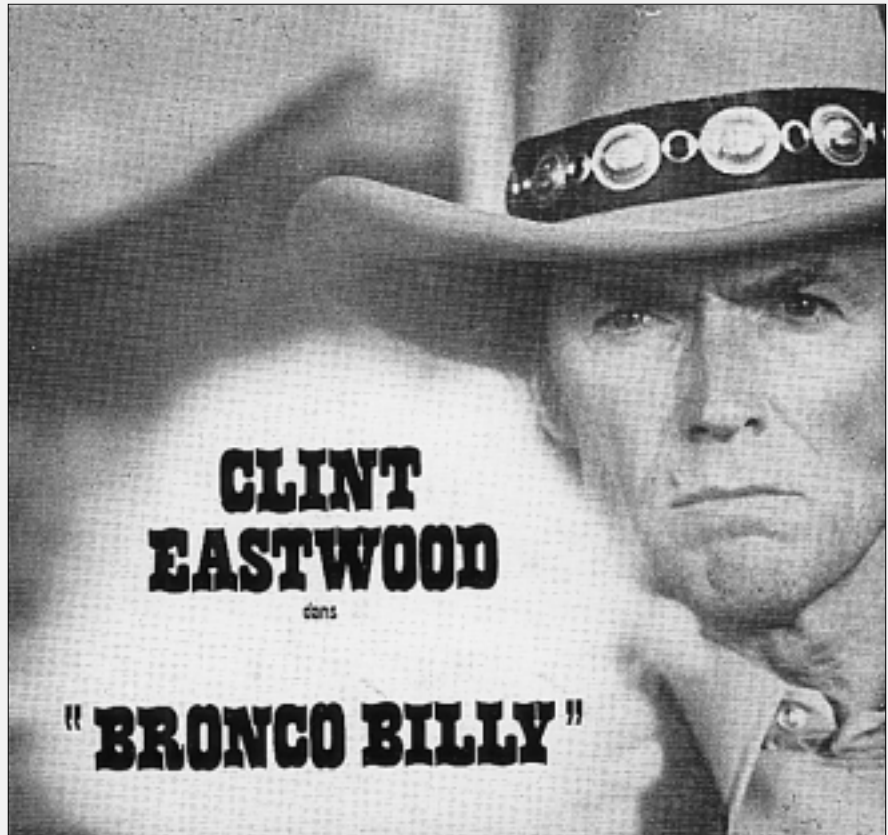
Réalisateur :
Clint Eastwood

Scénario :
Dennis Hackin

Montage :
Ferris Webster
Joel Cox

Musique :
folklore, supervisé par
Snuff Garrett

Interprètes :
Clint Eastwood
(Bronco Billy)
Sondra Locke
(Antoinette Lily)
Geoffrey Lewis
(John Arlington)
Scatman Crothers
(Doc Lynch)



Résumé

C'est la déprime sous le chapiteau de Bronco Billy, du moins chez ses employés, camarades ou protégés selon les circonstances, bref les heureux mortels qui ont le privilège de galérer avec lui sur les routes de l'Ouest, de foire en foire quel que soit le temps. Il y a le chef Grand Aigle qui exécute la danse des serpents et sa femme Eau Vive, Léonard le Champion du Lasso, Doc Lynch superbe Monsieur Loyal noir, Lebow le manchot et enfin Bronco Billy le cow-boy et ses super cascades équestres ; c'est lui le propriétaire du chapiteau, la cheville ouvrière et l'animateur du spectacle.

Il pleut des cordes et les affaires ne vont pas fort, bien que, miraculeusement, Bronco Billy parvienne à joindre les deux bouts...

Critique

S'il fallait schématiser la différence essentielle entre les vedettes d'hier et celles d'aujourd'hui, c'est peut-être avant tout de la permanence ou de la variabilité de leurs «images» qu'il faudrait parler. Au temps des studios, la star manifestait en sa personne des traits définis, aisément repérables, que chaque film s'attachait à renforcer. Aujourd'hui, pour durer, elle doit savoir négocier par elle-même les tournants souvent abrupts et périlleux qui mènent d'un type de personnage à un autre et résultent de changements de goûts collectifs à court terme et difficilement prévisibles. Pour conserver et étendre son public, il lui faut souvent, une fois ses arrières assurés, tenter de dépasser ce qui a fait la raison même de son succès, se

L E F R A N C E

www.abc-lefrance.com

renier pour conserver l'essentiel. A l'instar d'un Burt Reynolds, passé sans encombre des rôles macho à la pure galéjade, Clint Eastwood s'est ainsi, depuis quelques films, écarté de l'image «dure» qui était la sienne, pour créer un rapport de complicité original avec des spectateurs venus de nouveaux horizons.

Ce n'est sans doute pas un hasard si les trajectoires des deux plus populaires vedettes masculines des Etats-Unis se recoupent aussi en tant de points : souci de révision et d'auto-dérision, goût de mêler l'action à la comédie, mais aussi et surtout, retour conscient aux valeurs ludiques des années trente, légitimation des plaisirs liés à toute activité gratuite menée à l'écart des normes, exaltation de l'individu et des petites collectivités à visage humain, chant à la gloire de l'entreprise indépendante conçue comme réunion de marginaux, réfractaires et irrécupérables. Nous voilà très loin de la névrose et des affrontements urbains des années soixante-dix et, dans **Bronco Billy**, la crispation a cédé la place à un acquiescement souriant au carnaval de la vie, à une philosophie simple mais aimable, rurale pour tout dire, et fleurant davantage le crottin de cheval que la poudre à canon. Le héros se survit dans le non-héroïsme, dans le «comme si». Il se contente de se bâtir, avec obstination mais sans violence, un rôle propre à satisfaire ses rêves adolescents, et le plaisir de ses compagnons est la seule justification qui lui importe. Il est le moteur spirituel - bien plus que le chef - d'une cellule excentrique, qui se meut loin de l'Histoire, ou plutôt recrée l'Histoire à sa manière en permettant à chacune des ethnies qui la composent, fragments de l'Amérique tout entière, de coexister fraternellement. Le show westernien qui soude ce groupe, traversant l'Amérique provinciale comme une caravane fantôme, est aussi le lieu métaphorique privilégié du film : le monde - merci Shakespeare, Comden et Green - est une scène, la

scène est un monde où chacun peut jouer son personnage. On vient saluer face à la caméra, comme à la fin de **The band Wagon**, et l'on se sépare en attendant la prochaine... Un cinéma fait pour se retrouver, et qui puise dans une vaste et apparemment inépuisable mémoire collective : Hopalong Cassidy et Annie du Far-West sont là, mais aussi le Capra de **Rain or shine**, et de **New York-Miami**, et le répertoire country, déjà si notable dans **Every which way but loose**. (...)

Olivier Eyqyem
Positif n°236 - Novembre 1980

(...) "Road-movie" par excellence, **Bronco Billy** est l'histoire d'une petite troupe itinérante qui gagne péniblement quelques dollars avec son show plutôt minable en sillonnant l'Amérique la plus profonde et la plus sinistre qui soit, celle d'un Middle West pluvieux et boueux. Bronco Billy rate ses coups, son Indien de service se fait mordre par ses serpents, les spectateurs mâchouillent leur pop-corn avec des airs de stupides ruminants et malgré tout, Bronco Billy rêve de construire un ranch où tous les enfants d'Amérique pourraient venir voir de vrais cow-boys et de vrais Indiens... Bref, tout est très ordinaire, crasseux à la limite du sordide, misérabiliste en diable et plein de bons sentiments. Voilà qui ressemble fort au sempiternel éloge de la marginalité à travers la vie de «losers» heureux...

Pourtant, le récit d'Eastwood n'est pas aussi limpide qu'il y paraît. Car, selon une méthode, qui lui est chère, chaque image, chaque personnage, chaque situation dramatique s'effritent et se troublent aussitôt qu'elles sont montrées, mettant le spectateur dans la situation paradoxale de celui qui, conscient du mensonge de l'image, accepte néanmoins d'être dupe de la comédie qui lui est proposée. Bronco Billy est une sorte de jeu constant entre le vrai et le faux, entre la réalité d'une

Amérique peu glorieuse et la volonté de rêver, encore, la grande nation légendaire. Et de même que le film est construit sur cette opposition, les personnages oscillent sans cesse entre ce qu'ils sont et ce qu'ils veulent être, s'efforçant constamment d'abolir cet écart. Drôle de jeu qui les contraint à prolonger l'illusion bien au-delà du spectacle.

Côté illusion, on a le «Wild West Bronco Billy Show», héritier pauvre des «Wild West Show» des temps héroïques du pré-western lorsque W.F. Cody, pour ne citer que lui, parcourant ces mêmes états du Middle West avec sa troupe d'Indiens et de cow-boys, «éblouissait les foules en répandant partout la poussière dorée de la légende de l'Ouest qu'il prétendait synthétiser».

Il y a aussi le personnage de Bronco Billy lui-même, «héros naïf dont la maladresse est rachetée par la sincérité et la bonté d'âme», le premier héros populaire du western. Cela se passait aux environs de 1900, aux origines du western, à l'époque de la naissance du mythe de la conquête de l'Ouest, le plus glorieux entre tous.

Bronco Billy made in Eastwood et en 1980, c'est un peu différent. Il y a bien longtemps que cow-boys et Indiens n'intéressent plus personne, à part les enfants. Et encore ! Pourtant, Clint Eastwood-Bronco Billy n'en apparaît pas moins vêtu d'une chemise blanche immaculée et muni de l'attirail légendaire du cow-boy : colts d'argent à la crosse ciselée, bottes lustrées, veste à franges... Tout brille, tout est clinquant, même si tout est un peu poussif, même si les gradins sont à moitié vides, même si Bronco Billy blesse ses partenaires. Bronco Billy ne joue pas, il «est» Bronco Billy. Et il croit dur comme fer à son show parce qu'il exprime la concrétisation d'un rêve qu'il ne veut pas lâcher, bien que les intrusions de la réalité se fassent de plus en plus pressantes.

Cette réalité surgit en la personne d'Antoinette Lily, enfant gâtée, méprisante, blasée, engagée dans la troupe

par pur hasard. Elle vient d'un autre monde : celui de l'argent, de l'hypocrisie et de l'ennui. A priori, Antoinette est solide et s'impose par son prosaïsme rude, son égoïsme et son côté très terre à terre. Pourtant, seul personnage lucide parmi cette bande de doux rêveurs, elle semble devenir de plus en plus délétère alors que les autres gagnent en consistance. Parce que, grâce au «Bronco Billy Show», «vous pouvez devenir qui vous voulez. Il suffit de le vouloir», explique Source Vive à Antoinette, la squaw qui avoue n'avoir pas une goutte de sang indien dans les veines. Et le rideau se déchire. Tous les acteurs en apparence bien inoffensifs de cirque miteux, se révèlent être d'anciens repris de justice ou d'absolus paumés : "Doc" pratiquait illégalement la médecine, "Lebow" le manchot est parti un jour avec la caisse, Léonard est un déserteur, Grand Aigle n'est pas un Indien mais un écrivain qui n'a jamais réussi à publier ses livres. Quant à Bronco Billy, c'est un ex-vendeur de chaussures qui, un jour, a tout quitté pour fonder son show. Né dans le New-Jersey, il n'avait jamais vu de cowboy de sa vie (un peu comme le vrai Bronco Billy Anderson qui n'avait jamais mis le derrière sur un cheval) et a passé lui-même sept ans en prison pour avoir tiré sur sa femme qui le trompait avec son meilleur ami...

Voilà qui donne un nouveau sens au film : il ne s'agit plus désormais de «jouer» aux cow-boys et aux Indiens mais de «déjouer» sans cesse la réalité. Par exemple, celle de la Loi qui veut que l'on envoie au Vietnam des garçons de dix-huit ans et que l'on punisse ceux qui le refusent, comme Léonard. Péripétie qui offre à Clint Eastwood l'occasion de donner un bon coup de griffe au représentant de l'ordre bien connu, le shérif, personnage ici plus que douteux qui tabasse les déserteurs et humilie à plaisir Bronco Billy tout en lui soutirant de l'argent pour accepter de fermer les yeux sur le délit de son ami. Ce shérif est dans la pure lignée du marshal cor-

rompu de **High plains drifter** ou des flics pourris auxquels s'opposent Harry Callahan et Ben Shockley. La scène est rapide mais suffisamment dense pour rendre soudain le monde réel infiniment plus dangereux et proche qu'auparavant. Jusqu'à présent, Bronco Billy et sa bande voguaient prudemment au large d'une société à laquelle ils n'avaient guère envie de se frotter et préféraient se réfugier dans des lieux marginaux : orphelinats, hôpital psychiatrique. Mais à partir d'un certain moment, ni l'humour ni l'esquive ne parviennent plus à désamorcer le réel.

Et le ton du film en devient plus acéré, plus tendu alors que l'onirisme, lui, s'accroît. Car Bronco Billy et sa famille d'exclus ont décidé de vivre à fond leurs fantasmes. (...)

Clint Eastwood par Michel Weinberger

Editions : Rivage/Cinéma

Entretien avec le réalisateur

(...) Dans **Bronco Billy**, il y a du comique et de l'action. L'attitude de Clint Eastwood en tant qu'acteur et réalisateur vient de son expérience dans l'un et l'autre domaine.

C'est mon sixième film d'acteur-réalisateur. Contrairement aux apparences, il n'est pas difficile de concilier les deux, du moins pour moi, car je me sens maintenant à l'aise des deux côtés de la caméra. Je n'ai pas l'impression qu'une des deux activités fasse du tort à l'autre et je pense que mes meilleures réussites sont parmi les films que j'ai et réalisés et interprétés, en particulier **Josey Wales, hors la loi**. Néanmoins, cela fait parfois du bien de se laisser diriger". J'aime travailler en équipe, même quand je suis metteur en scène. Il faut beaucoup de monde pour faire un film et pour que les choses se passent bien, il faut créer une bonne ambiance de travail dans laquelle les gens communiquent facilement. C'est particulièrement vital pour les comédies, car cela aide les

acteurs à se sentir bien, moins angoissés et par conséquent rend leur jeu plus spontané.

Le précédent film d'Eastwood, **Doux, dur, dingue** fut un gros succès international et a marqué un tournant dans sa carrière. A l'entendre, il a toujours voulu faire des comédies. Mais, il fallait trouver "le" bon scénario.

La lecture de **Doux, dur, dingue** m'a séduit et j'ai décidé de faire le film. Pourtant beaucoup de gens n'aimaient pas et j'en ai tenu compte. Néanmoins, je pense avoir fait le bon choix en ce qui me concerne

Ce n'est pas parce qu'on a fait quelques westerns qu'on va jouer les cowboys toute sa vie ou parce qu'on a eu du succès dans un rôle de flic qu'on est voué à ce genre définitivement et cela même si ces films ont fabuleusement marché.

J'ai tourné **Doux, dur, dingue** parce que j'en ai aimé le scénario, puis **Bronco Billy** pour la même raison. Le succès du premier m'a bien sûr aidé à prendre la décision de réaliser le deuxième, mais la raison essentielle était que le scénario me plaisait, en particulier le rôle de **Bronco Billy** qui refuse le cynisme qui l'entoure et adopte un point de vue résolument positif en tout ce qui concerne sa vie, ses buts, l'image du héros populaire qu'il donne à son public et de façon générale les priorités de la vie.

J'ai aimé les idées que défend cette histoire. C'est pourquoi, j'ai fait le film et j'en suis heureux. J'ai pris du bon temps à le faire et j'espère que les gens prendront du bon temps à le voir. N'est-ce pas le but recherché ?

Dossier distributeur

Le réalisateur

Inconnu en Europe avant le triomphe, en 1964, de **Pour une poignée de dollars**, ce *good guy* de la série télévisée westernienne à succès **Rawhide** (1959-1966) était déjà apprécié du public américain. Né à San Francisco le 31 mai 1930, Clint Eastwood, passionné de country music et de jazz, a opté pour une carrière d'acteur. La trilogie de Sergio Leone (**Pour une poignée de dollars**, **Et pour quelques dollars de plus...**, **Le Bon, la brute et le truand**, 1964-66), façonne un nouveau héros, "L'Homme sans nom" : laconique, il n'existe que par sa haute silhouette aux déplacements d'une lenteur mesurée, masquant tension et fébrilité, et par un regard inquisiteur, foudroyant, teinté de mépris. Son cynisme n'est pas celui des *bad guys* du western classique : il laisse percevoir un idéalisme déçu et se contente d'appliquer les règles de fait de la société.

Devenu star internationale, Clint Eastwood fonde sa propre société de production (Malpaso Company), qui lui permet d'intervenir sur le scénario et le choix des comédiens et des réalisateurs (en particulier Donald Siegel). Il développe alors un personnage dans lequel diverses tendances de la société américaine peuvent se reconnaître. Plus que les westerns comme **Hang'em high** (**Pendez-les haut et court**, Ted Post 1968) ou **Two mules for sister Sara** (**Sierra Torride**, Don Siegel, 1970), c'est la série commencée avec **Dirty Harry** (**L'inspecteur Harry**, Don Siegel, 1972), où Eastwood interprète par cinq fois l'inspecteur Harry Callahan, qui lui vaut souvent une tenace réputation de symbole du machisme et du «néo-fascisme nixonien». Face à l'incurie ou la corruption, Harry agit seul, en marge de la loi, selon un principe qu'il énonce dans **Magnum Force** (Ted Post, 1973) : «*C'est très bien de tirer quand c'est sur ceux qu'il faut.*» Eastwood crée un personnage ambivalent, susceptible de

plaire aussi bien à l'esprit contestataire hérité des années 1960 qu'à la majorité silencieuse soucieuse de retour aux valeurs qui ont fondé l'Amérique: «*Si quelqu'un est contre le système, c'est bien moi. Mais tant qu'on n'en trouvera pas de meilleur, je le défendrai.*» (...) Parallèlement Clint Eastwood développe des œuvres personnelles risquées, et d'une grande force émotionnelle. On le sacra tardivement «auteur» avec **Bird** (1988), biographie nocturne et éclatée de Charlie Parker qui fonde sa structure sur la musique de celui-ci. Mais des films tels que **Breezy** (1973) et **Honkytonk man** (1982) annonçaient les œuvres de maturité que seront **A perfect world** (**Un monde parfait**, 1993) et **The bridge of Madison county** (1995), fondés, comme **Les pleins pouvoirs**, sur la relation de deux êtres que tout éloigne et sur la question de la filiation et de la paternité. Clint Eastwood fait ici preuve d'un sens de la beauté plastique qui manquait à ses premières œuvres, tandis que **Midnight in the garden of Good and Evil** (**Minuit dans le jardin du bien et du mal**, 1997), au style «néo-classique», approfondit l'exploration des mythes fondateurs américains par une plongée fantomatique dans une ville légendaire du Sud profond.

Encyclopædia Universalis - 1999

Filmographie

Play misty for me	1971
Un frisson dans la nuit	
High plains drifters	1973
L'homme des hautes plaines	
The eiger sanction	1975
La sanction	
The outlaw : Josey Wales	1976
Josey Wales, hors-la-loi	
The gauntlet	1977
L'épreuve de force	
Bronco Billy	1980
Firefox	1982
Firefox, l'arme absolue	
Honkytonk man	
Sudden impact	1983
Le retour de l'inspecteur Harry	
Pale rider	1985
Heartbreak ridge	1986
Le maître de guerre	
Bird	1987
White hunter, black heart	1989
Chasseur blanc, cœur noir	
The rookie	1990
La relève	
Unforgiven	1991
Impitoyable	
A perfect world	1993
Un monde parfait	
The Bridges of Madison county	1995
Sur la route de Madison	
Absolute power	1996
Les pleins pouvoirs	
Midnight in the garden of Good and Evil	1997
Minuit dans le jardin du bien et du mal	
True crime	1999
Jugé coupable	
Space cowboys	2000

Documents disponibles au France

Clint Eastwood par Michel Weinberger
Editions : Rivage/Cinéma
Positif n°236 - Novembre 1980
Image et Son n°354
Cinématographe n°61
Dossier de presse